

FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 4 AVRIL :

LE SECRET DU SQUELETTE

Par GEORGES PRADEL

PREMIÈRE PARTIE

LA FEUILLE D'OR

V — REFUGE DE PHILÉMON — Suite

— Messieurs, bien que deux des membres actifs du Conseil ne soient point encore arrivés, je crois devoir ouvrir la séance.

Marques d'assentiment autour de la table.

— Nous avons été convoqués, par un avis spécial, en séance extraordinaire, car nous ne devons nous revoir, suivant notre habitude, que le dernier jeudi du mois. En attendant que nous soyons au complet, nous pouvons expédier les affaires courantes ; cela fait nous n'aurons plus qu'à nous occuper de la communication qui doit nous être faite. La parole est au Révérend Phleeg.

Le pasteur sortit de son carnet un petit papier minuscule, sur lequel étaient écrits au crayon quelques signes imperceptibles.

— Je viens de parcourir pendant six semaines, et c'est ce qui m'a privé de l'honneur d'assister à votre dernière séance, et de me trouver...

Le prince de la main, avait fait un mouvement brusque ;

— Allez au fait, Monsieur Phleeg, nous nous souvenons parfaitement de ne point vous avoir vu à la fin du mois dernier, les fleurs de rhétorique sont donc inutiles. Continuez.

M. Phleeg eut l'air considérablement vexé.

Subitement il devint blême, tandis qu'au milieu de cette lividité, tranchait son nez du plus vil ponceau.

— Monseigneur, fit-il d'une voix que l'émotion et la colère enrouaient, j'ai cru me pouvoir permettre...

— C'est fait, c'est fini... tous vos regrets... c'est entendu, allez au fait.

Le Révérend dut se résigner à obéir.

— Durant six semaines j'ai fait des conférences dans les villages entourant Indret, les ateliers des forges et chantiers de l'Océan, et aussi dans les Bouches-du-Rhône, ceux avoisinant les forges et Chantiers de la Méditerranée. Partout un chaleureux accueil. Les ouvriers sont venus en foule. Ils ont écouté la bonne parole avec avidité. Le plus léger prétexte suffira pour faire éclater une grève. J'ai parlé aux ouvriers de leurs droits, de l'exploitation dont ils sont la victime, des bienfaits de la Révolution, de l'ère nouvelle qu'elle ne pouvait manquer de leur ouvrir.

Le prince opinait de la tête.

— Voilà mon thème, poursuivit M. Phleeg, et je puis le dire, je l'ai développé avec quelque succès. En six semaines, j'ai fait quarante conférences... le soir. Les journées ont été remplies par d'autres occupations. Dans tous les chantiers, dans tous les ateliers, nous comptons au moins deux hommes à nous, pour la plupart contremaîtres qui ont su prendre une réelle influence sur leurs camarades. Ils font naturellement de la propagande et sont à l'affût de l'occasion.

— Très bien ! très bien ! fit encore le prince, je vous félicite M. Phleeg. Déchaîner la révolution chez les autres et nous en préserver comme de la peste, voilà nos armes, voilà notre grande force. Ne l'oubliez pas, Messieurs ! Ne l'oubliez jamais. On ne fait pas seulement la guerre sur les champs de bataille, on vient à bout mieux encore d'une nation en ruinant son industrie, en écrasant son commerce, qu'en versant le sang de ses soldats. Par cette simple raison qu'en faisant couler le sang étranger, on répand aussi le nôtre. Donc, taper sur les forces vives d'un pays, c'est de bonne guerre, et c'est notre manière à nous de combattre. Avez-vous autre chose à ajouter, mon Révérend ?

— Rien, Monseigneur, si ce n'est que je tiens à la disposition du Comité la liste des noms des agents que nous pouvons utiliser dans les ateliers autour desquels s'est opérée ma tournée. Ce sont des nationaux, des hommes à nous, sur lesquels nous pouvons absolument compter. J'en ai opéré le contrôle. On peut au moment d'une grève, envoyer à chacun d'eux de l'argent ; les sommes seront régulièrement distribuées. J'ai terminé mon rapport.

D'un signe de tête, le prince remercia M. Phleeg.

— Et vous, major ? demanda-t-il.

— Je n'ai à fournir que les comptes rendus des grèves de Melcombe. Les fabriques de porcelaines sont détruites ; mais, Monseigneur, vous avez dû avoir connaissance des faits par les journaux.

— Parfaitement, major, parfaitement, et les fabriques de Kiel ont

déjà reçu une impulsion nouvelle. Des marchés sont déjà passés, d'autres sont en préparation de rédaction ; on traite. Vous voyez, Messieurs, dans le Conseil même des voix se sont élevées contre ces grèves dont on contestait l'utilité. On affirmait que les fabriques de Melcombe - Régis étaient de trop peu d'importance. Vous le voyez, nous vous le prouvons : *il n'y a pas de quantités négligeables.*

Et un vague sourire vint errer sur les lèvres pâles et serrées de Son Altesse.

Le baron Gorff frappa ses mains grasses l'une contre l'autre.

— Parfait ! Parfait ! s'écria-t-il, charmant ! justesse d'a-propos.

Mais le prince arrêta net ses applaudissements en lui disant :

— Vous, baron ?

Le banquier exécuta un plongeon et disparut presque sous la table. Mais au prix d'un violent effort, il revint au niveau et bredouilla quelques paroles inintelligibles.

Puis, tout d'un coup, sa parole se dégagea.

De mémoire, le crayon à la main, sur un bout de papier il alignait des chiffres.

Et ces chiffres étaient singulièrement éloquentes.

Le baron Gorff était le banquier de la Société et il faisait valoir les fonds de la caisse. Il avait tripoté ce mois-là sur les actions et obligations de la Banque Franco-Egyptienne, les actions de certains chemins de fer en déconfiture ; en temps opportun, il avait vendu, acheté, revendu, racheté. Bref, il avait enlevé, à la pointe de l'agio, une cinquantaine de mille francs en bénéfices.

— Mes compliments, tous mes compliments, fit le prince, la caisse n'est pas riche et elle a besoin d'être remplie.

Le petit père Gorff devint cramoisi, et il se frotta furieusement les mains.

— Et vous, colonel, reprit le prince ?

— Monseigneur, répliqua le comte Otto, le commandant de Korn a été pris dans le département du Doubs, relevant les plans et profils des dernières constructions en terre. Mais le commandant a pu jeter ses plans à un homme à lui qui le suivait de près. Le commandant une fois arrêté fut relâché quarante-huit heures plus tard. Nous avons également les plans et profils des forts, fortins de Jura. Les officiers chargés de ces missions sont rentrés hier au soir. Leur travail est parti, expédié comme d'habitude, non par la poste, mais par porteur et en double.

Tandis que le comte Otto parlait, Son Altesse donnait de fréquentes marques d'assentiment.

— Enfin, reprit le colonel, le travail de la carte d'état-major des deux premières zones est en train de se compléter. Nous avons également le compte rendu des dernières expériences exécutées à l'arsenal de La...

— Bien ! de mieux en mieux, mais le prince prêta l'oreille, je viens d'entendre le bruit d'une voiture, suivi d'un coup de timbre. Je pense que ce sont nos retardataires, car nous n'attendons pas Angerlack, il est resté à sa propriété, nous n'avons pas besoin de lui, d'ailleurs, il se contente de nous prêter son immeuble pour nos réunions. Major, on vient, j'en suis sûr, voulez-vous avoir l'obligeance de recevoir ?

Le major Herman se leva avec empressement, sortit de la pièce, et revint quelques instants plus tard, introduisant un individu qui n'était autre que Théodore Mindeau.

Après avoir présenté ses respects au prince, il prit place à table, occupant l'un des sièges vides.

En quelques mots très brefs, il rendait compte des péripéties déjà connues du lecteur.

— Vous avez pu partir quand ? lui demanda le prince.

— Hier au soir, Monseigneur. J'avais déjà remarqué la veille que la surveillance se relâchait. J'ai écrit sur une grosse feuille de papier... pour prévenir Frantz Muller qui se tenait en permanence de l'autre côté de la rue... à soixante verges avec un autre objectif. L'épreuve photographique a été très réussie. Il avait en main depuis la veille le passeport fourni par le comte Bentoff. Nous sommes partis au soir, sans être le moins du monde inquiétés.

— Vous avez trouvé une convocation en arrivant à votre appartement à Paris ?

— Oui, Monseigneur.

— Savez-vous le motif de cette convocation ?

— Je m'en doute, Monseigneur, mais je veux laisser à la personne qui l'a faite la joie d'exposer elle-même ses raisons.

Le prince formula son adhésion par un mouvement de tête.

Au même instant le timbre de la grille retentit de nouveau.

— Je crois, fit Son Altesse, que nous n'attendrons pas longtemps.

Le major Gunther se leva de nouveau, et au bout de quelques instants il introduisit dans la salle des séances la baronne de Gunka.

Tout en noir, toilette sobre, très simple ; et cette simplicité même faisait ressortir davantage encore sa radieuse beauté.

Le prince, lui-même, à son aspect, se souleva légèrement.

Dieu sait si les autres membres profitèrent de cette permission tacite.

Le baron Gorff disparut complètement sous la table en cherchant